

dant un espace de 4 secondes après. Auparavant les coups de feu s'échangeaient rapidement. L'étoffe de la manche d'habit de l'homme qui a fait feu était de couleur grise claire.

Je n'ai pas vu son visage.

M. Robert Parnell déclara qu'il demeurait à l'encoignure des rues Saint-Joachim et Saint-Augustin. Quelques minutes après trois heures, il était à son balcon et vit un rassemblement. Son témoignage n'est d'aucune importance, mais le coroner fit appeler Mme. Parnell.

M. Montgomery dit qu'il descendit avec le défunt dans la rue Saint-Augustin. Il vit le visage de l'homme qui tira le coup de pistolet de l'encoignure du cimetière anglais. Il vit la flamme du pistolet et il entendit en même temps le défunt dire qu'il était touché. Il est convaincu que c'est ce coup qui a tué le défunt, qui était à 25 ou 30 verges de l'homme qui a fait feu et qui portait un habit de couleur claire et des pantalons de couleur foncée.

Transquestionné par M. Hamilton, il dit que l'homme qui a tiré le coup de pistolet avait une moustache noire, et qu'il le reconnaissait encore. M. Jadowski déclara que le défunt était tombé derrière lui.

Il vit un homme avec un habit bleu tirer un coup de pistolet de l'encoignure de la rue Mitchell en appuyant l'arme sur son bras gauche, son visage était de niveau avec le canon de son revolver. Deux hommes tiraient de la même encoignure. Le feu a continué pendant 10 ou 15 minutes. Le parti avec lequel j'étais n'a pas tiré. M. Kent, était dans la rue Saint-Jean au commencement de la bagarre. J'ai vis un homme avec un habit de couleur claire et coiffé d'un Panama, et qui faisait feu de la rue Saint-Augustin. J'étais avec le capitaine Paterson. Le feu commença au moment où j'arrivais au magasin de Butler. Je m'avançai jusque chez Mme. Bond, vis-à-vis le magasin de Mitchell. Le feu était très animé alors dans le parti de M. Cauchon.

Je remarquai un homme qui faisait feu de la rue Saint-Augustin. Il portait un habit de couleur claire et un chapeau de Panama avec un ruban noir; il portait un lourd bâton de sa main droite et faisait feu de sa main gauche. C'était un homme de grandeur moyenne ayant une moustache noire. Le témoin dit qu'il le reconnaissait encore, s'il le voyait sous le même habillement.

MÉMOIRES DE MON TEMPS OU COMPLÉMENT DE MES MÉMOIRES INTIMES.

Tel est le titre d'un cahier de notes considérables que M. Maximilien Bibaud, ancien professeur de droit et auteur de plusieurs ouvrages littéraires et historiques, a eu l'obligeance de nous faire parvenir. Comme tous les écrits de M. Bibaud, ce cahier renferme une foule de choses intéressantes et curieuses au milieu d'opinions et d'appréciations pittoresques et souvent peu canoniques.

M. Bibaud a, on le sait, une manière de voir et de dire les choses à lui seul. Il y a de tout dans ces notes; nous en détacherons bientôt quelques pages parmi les plus intéressantes et les moins suspectes.

Nous avons reçu le supplément de l'annuaire de Ville-Marie de 1864, par M. L. A. H. Latour. Cette livraison contient comme les précédentes des faits historiques d'un grand intérêt.

Le Duc de Guise, fils du duc d'Aumale, est mort à Paris. Ce jeune prince de la famille d'Orléans était le second fils et le dernier enfant du duc d'Aumale; il a succombé aux atteintes d'une fièvre scarlatine.

On peut se faire une idée de la douleur de la famille d'Orléans.

ELECTIONS.

QUÉBEC CENTRE—LEVIS, MONTMAGNY ET KAMOURASKA.

Les scènes déplorables qui ont accompagné l'élection de Québec-centre n'ont été que la conséquence, prévue pour tous ceux qui assistaient à la lutte de sang froid, des mauvais sentiments qui ont fait surgir la candidature de M. Ross. Ces sentiments se résument dans ces mots sortis, il y a trois semaines, de la plume fanatisée du *Chronicle*: nous voulons pour représenter la division centrale à "British protestant merchant," c'est-à-dire que vous, canadiens français, qui dans cette division êtes dans une proportion de 15 sur 18, vous devez vous céder le pas et vous incliner devant nous; vraiment, à entendre ce langage, on se croirait au lendemain de la victoire de 1760.

Dans aucune place la population des deux origines ne vit avec autant d'harmonie qu'à Québec, la tolérance de la part de la majorité canadienne française s'est signalée dans plus d'une circonstance, et plus d'une fois les Canadiens ont donné leur vote et leur appui à des candidats anglais, mais c'est qu'alors ces candidats représentaient une idée patriotique, un parti cher à notre nationalité, et non pas une idée de fanatisme religieux et national comme à la dernière élection.

La neutralité du gouvernement fédéral a pris tout le monde par surprise, et qui voudrait aller au fond des choses trouverait facilement les motifs particuliers de cette attitude placide prise vis-à-vis de deux candidats, dont l'un M. Cauchon était bien connu comme ministériel et conservateur, et dont l'autre M. Ross, bien que n'ayant pas formulé nettement son opinion, était néanmoins supporté avec chaleur par le parti national, le parti de l'opposition. Le gouvernement avait mis de côté pour cette occasion la maxime qui l'a toujours guidé dans les élections savoir: "celui qui n'est pas pour moi est contre moi."

Indépendamment de l'entreprise du chemin de fer du nord qu'il venait de mener à bonne fin, M. Cauchon se présentait donc devant les électeurs, avec toutes les chances possibles de succès, aussi, lundi dès les premières heures de la votation, les votes s'enregistraient avec facilité, lui donnaient vers midi une majorité de plus de deux cents voix sur son adversaire. Ce résultat fut bientôt connu dans la Basse-ville et ordre fut donné de la part du comité *expectant* qui siégeait là d'agir avec rigueur. Aussi à deux heures et demie, la bande de M. Ross, plus nombreuse que celle de M. Cauchon, s'empara du poll de la rue Couillard et blessa assez grièvement à la tête M. Pope qui représentait M. Cauchon.

De la rue Couillard à celle du Palais il n'y a pas loin, la nouvelle de cette voie de fait fut connue de suite, et quelques partisans de M. Cauchon qui se trouvaient là abattirent et brisèrent des pavillons arborés devant les salles du comité cen-

tral de M. Ross; de suite les fiers-à-bras de M. Ross, prévenus du fait, arrivèrent à l'improviste sur les lieux, jouèrent du bâton et du pistolet et, comme ils étaient en force, ils reprisent possession des pavillons, se formèrent en procession et drapeaux en tête, prirent la direction du poll de la place Durham. Arrivés devant les bureaux du *Journal de Québec* la procession s'arrêta, et lança des pierres en grande quantité dans toutes les fenêtres dont les vitres furent mises en pièces; il n'y avait alors dans l'établissement (la partie exposée aux attaques) que quatre jeunes filles et un vieillard qui reçut une blessure à la tête.

(Nos lecteurs trouveront dans une autre colonne d'amples détails sur le meurtre de Gandle).

A Lévis la lutte a été extrêmement sérieuse et animée, plus de 3000 voix ont été enregistrées sur lesquelles M. Blanchet n'a eu que 87 voix de majorité. Il y a eu de la part des amis de M. Blanchet beaucoup d'abstention, ceci est un défaut des amis du parti conservateur; c'est l'abstention et l'apathie qui finissent par nous faire perdre des comtés fidèles et amis.

Montmagny a imité son voisin Bellechasse et est décidément passé au parti libéral en donnant à M. Tachereau une majorité de 81 voix sur M. Beaubien, l'ancien représentant.

Kamouraska.—Guelfes et Gibelins, Capulets et Montaignes, Letelliers et Chapais en un mot sont toujours de forces à peu près égales. M. Pelletier l'a encore emporté sur son adversaire M. Routhier par une majorité d'une cinquantaine de voix. L'espace me manque pour vous dire comment il se fait que ce beau comté semble pour longtemps perdu au parti conservateur; je le ferai à la prochaine occasion.

A part quelques coups de poings inoffensifs, échanges toutes naturelles d'expressions différentes en politique, il n'y a eu aucune scène de violence dans ces comtés comme on l'avait prétendu d'abord.

Québec, 7 août, 1872.

B.

QU'EN PENSEZ-VOUS, MESDAMES ?

Les femmes se plaignent quelquefois de leur sort et en particulier des lois qui protègent la tyrannie de l'homme contre elles, que diraient-elles donc si elle étaient soumises aux lois auxquelles les femmes dans certaines parties de l'Asie sont obligées de se soumettre. Voici quelques-unes de ces lois.

I. Il n'y a pas d'autre Dieu sur la terre, pour une femme, que son mari.

VI. Si son époux rit, elle rira; s'il pleure, elle pleurera.

IX. Si son mari s'absente, elle doit jeûner, coucher sur la terre et s'abstenir de toute toilette.

X. Lorsque son mari reviendra, elle ira au-devant de lui et lui rendra compte de sa conduite, de ses discours, même de ses pensées.

XI. S'il la gronde, elle doit le remercier de ses bons avis.

XII. S'il la bat, elle doit recevoir patiemment la correction, puis lui prendre les mains, les baiser respectueusement en lui demandant pardon d'avoir provoqué sa colère.

FAITS DIVERS.

Le *Corsaire* raconte le fait suivant :

A onze heures, une jeune et jolie dame, une actrice, dit-on, Mme B... se dirigeait vers le bain des dames de l'île Saint-Louis, lorsqu'elle fut accostée par un homme d'un certain âge et d'extérieur fort convenable, qui malgré elle, se mit à ses côtés et lui fit, avec le plus grand sérieux, la déclaration d'amour la plus sottise et la plus ridicule.

—Laissez-moi tranquille, éloignez-vous, je vous prie! ne cessait de lui répondre la belle artiste, je suis pressée, vous perdez votre temps et me faites perdre le mien.

Mais, paroles inutiles, le vieillard n'en continuait pas moins à se déclarer amoureux fou de sa personne et à l'importuner.

Que faire! mon Dieu! pour me débarrasser de cet homme? se demandait Mme B....

Ils arrivaient au quai de l'Hôtel-de-Ville. Une idée plaisante illumina soudain les yeux de la cruelle.

—Vous dites que vous m'aimez éperdument, que vous feriez une folie pour me le prouver, s'écria-t-elle en soupirant. Eh bien! voici la Seine, jetez-vous dans le fleuve, et je crois à votre tendre amour.

Le vieillard parut hésiter un instant. A ce moment, ils traversaient le pont d'Arcole.

Tout à coup jetant un cri de rage, il saisit l'artiste, et malgré sa résistance, en un clin-d'œil l'enleva et la précipita du haut du pont dans le fleuve, où lui-même se jeta ensuite, avant que les passants eussent eu le temps de l'en empêcher.

Dix minutes après, deux corps étaient déposés sur la berge: l'un d'eux n'était plus qu'un cadavre, c'était celui du vieillard, resté inconnu, l'autre respirait encore.

Après les soins d'usage, Mme B... revenue à elle s'est fait conduire en voiture à son domicile.

Nous laissons à penser dans quel émoi l'a mise cette étrange aventure.

CANADIENS EN ANGLETERRE.—Il paraît qu'un grand étonnement a été causé parmi les tireurs anglais, au grand concours de Wimbledon, en Angleterre, par suite du fait que huit des meilleurs tireurs du Royaume-Uni, ont été battus par huit tireurs canadiens, après les meilleurs coups que l'on puisse jamais rencontrer dans l'art de tirer. C'est un honneur pour notre pays que d'avoir de tels soldats. Ces volontaires ont gagné la coupe Kolapore, le plus beau prix du concours. Evidemment nous progressons sur toute la ligne et nous forçons l'admiration des étrangers.

TUR-LA!—Dimanche, sur les 8½ heures du soir, Frederick Tilitzke, du n. 548 Vingt-neuvième rue, étant en visite chez Mary Spoesser, du n. 546 même rue, l'a priée de venir avec lui dans la cour, où il avait quelque chose d'important à lui dire. Mary, qui recevait depuis quelque temps les attentions de Frederick, a accédé à sa demande, et tous deux se sont rendus dans un pavillon, au fond de la cour. Là, Frederick a dit à Mary: "Voulez-vous être ma femme?" et Mary a répondu: "non." Alors le jeune homme a sorti un revolver de sa poche et Mary est tombée, atteinte par la balle dans le côté gauche. La croyant morte, Frederick a escaladé la clôture, a suivi la Vingt-neuvième rue au pas de course et s'est jeté dans la rivière. Mais deux policemen l'en ont retiré malgré ses protestations, et l'ont conduit à la station de police.

Pendant ce temps, les parents de Mary attirés par ses cris

(car elle n'était pas morte) la relevaient, la menaient dans sa chambre et envoyaient chercher un médecin, qui témoigne quelque espoir de la sauver.

FRANCAISÉ.—On reproche quelquefois aux anglais d'angliciser nos noms français et de les mettre sans cérémonie à leur langue. Il y a des canadiens-français qui ne se gênent pas de le leur rendre, témoin ce brave homme à qui on demandait l'autre jour quel était le propriétaire d'un splendide petit yacht, amené d'Angleterre par Lord Dufferin et qu'on peut voir au quai de la douane. "Ce petit yacht répondit notre homme, ça appartient à lord "Dufresne." C'est probablement le même brave homme, qui, lors de la visite du prince de Galles en Canada, ne voulait pas souffrir qu'on appellât le jeune prince autrement que prince "Dugal."—*Courrier du Canada.*

LES GOÛTS DE PIE IX.—Nous trouvons dans un journal des détails fort curieux sur les goûts du pape Pie IX.

Sa Sainteté aime beaucoup les tomates, aussi les cuisines du Vatican en contiennent-elles en toute saison; c'est du reste le seul assaisonnement admis dans les mets fort simples que l'on sert sur la table pontificale; toutes les personnes qui ont été admises à cette table se plaignent du goût fade de tout ce qu'on mange.

Le pape a aussi un goût très prononcé pour le poisson, et le plus curieux c'est que le lac du château de Castel Gandolfo appartient au marquis Lezzani et que, pour pouvoir y pêcher les anguilles dont Pie IX raffole, il faut la permission du marquis, qui ne la refuse jamais, du reste.

EN FUMANT.

Quelques grands hommes avaient des prédilections étranges. Socrate, le philosophe, prenait plaisir à danser; Epamimondas aimait à chanter en public; le cruel Néron était passionné pour la harpe; Luther jouait de la flûte, Frederick II de Prusse, la même chose. Milton jouait de l'orgue; Byron aimait l'horticulture, tous les jours, pendant son séjour en Italie, il achetait des bouquets. Le grand Auguste aimait les perroquets et les caillies.

Un autre Empereur romain, dont le nom m'échappe, passait ses heures de loisir avec les serpents apprivoisés.

L'étincelle électrique parcourt 7000 à 8000 milles par seconde en suivant le câble sous marin, sur les fils aériens, elle parcourt 12,000 milles par seconde.

Gutenberg n'est pas mort! Un éditeur du Michigan imprime son journal sur une presse de bois qu'il a fabriquée lui-même.

La bonne ou mauvaise fortune d'un homme. Sa femme.

Sur le mariage.—Les Italiens disent: En achetant un cheval ou en prenant une femme, fermez les yeux et recommandez-vous à Dieu. Proverbe espagnol: En vous mariant vous vous tuez ou vous vous guérissez.

A propos de l'élection de Rouville.—Les électeurs de Rouville devraient remercier Mr. Cheval, qui est bien loin d'être un *Nester* ou un *Passe-carreau* sur le turf parlementaire; et, en échange, Mr. Mercier devrait être honoré de leur confiance. Ce comté est déjà assez humilié d'être à la *sauce-Robert* sans chercher à toujours être sur la *sellette* devant le public. Il est temps que Rouville ne serve plus d'*hippodrome* et que ses électeurs cessent d'être *jokeys*.

COURTE-HEUSE.

CHOSÉS ET AUTRES.

Charles VIII répondit à quelqu'un, qui le pria de lui déclarer ce qu'il avait résolu de faire en une guerre contre les ennemis: "Si ma chemise le savait, je la brûlerais."

Louis XI, qui savait bien pratiquer cette politique-là, disait ordinairement: Je brûlerais mon chapeau, s'il savait les secrets de ma tête."

Un Provençal, qui avait acheté bien cher un office de président, dont il avait emprunté l'argent, étant venu saluer Henri IV, ce prince dit à un seigneur qui était auprès de lui: "Voici un bon juge; je pense qu'il s'acquittera bien de sa charge, et en peu de temps."

Bouchet raconte qu'à Poitiers il y avait un savetier, qui était gagé pour enseigner les bons vins. Voici son épitaphe:

Ci-dessous git en ce tombeau
Un savetier nommé Blondeau.

Comme tout le monde pillait la chambre d'un archevêque mort, un cordelier qui venait de prendre le bréviaire, apercevant un crucifix de grand prix, le mit dans sa manche en disant: "*Crucifixus etiam pro nobis.*"

L'empereur Sigismund, interrogé quelle personne il jugeait digne de gouverner un royaume, il répondit: "C'est celui que la fortune ne saurait enfler de vanité, et que les malheurs ne peuvent abattre."

Henri IV, blâmé de ce que, sans égard à sa majesté et à la sûreté de sa personne, il marchait sans gardes en public, il répondit: "Un roi qui ne fait que du bien à ses sujets n'a-t-il quelqu'un à craindre?"

Le travail rend patient, gai, réfléchi. Il élève l'âme, contient l'imagination, développe l'esprit, fortifie la volonté, et ferme le cœur aux jouissances qui le dégraderaient.